

La comédie humaine *Molière* de Laurent Tirard

Nicolas Gendron

Volume 25, numéro 2, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2007). Compte rendu de [La comédie humaine / *Molière* de Laurent Tirard]. *Ciné-Bulles*, 25(2), 57–58.

sombre, illustrent la solitude lasse de Joséphine, « réglée comme du papier à musique » dans sa triste quotidienneté. Toute aussi esseulée, même Fanny, qui se porte à leur secours, détourne son regard à la vue d'un grand brûlé dans le métro, dans un malaise capté au vol par la caméra. Heureuse réunion de vétérans qui se font trop rares et de nouveaux visages, la distribution suit à merveille le mouvement d'ensemble, à savoir que le meilleur serait dépouillé d'artifices.

Âmes organiques du film, les arbres affichent divers profils en cours de route. On vante leur mémoire, on s'y appuie pour pleurer; on s'affale dans leurs feuilles, on en retrouve une nervurée dans un livre en braille; on filme leurs branches enchevêtrées comme des blessures humaines. Pour contrebalancer la mélancolie de Jean-Luc, on se sert du plan d'ensemble d'un bel arbre orphelin, comme celui que l'on retrouve sur l'affiche. Laissés pour morts dans le désert bétonné des villes, ces feuillus redonnent toutefois à leur entourage quelques bouffées d'air frais, un peu comme le fait Fanny avec son voisinage. La présence des cinéastes Bernard Émond, Guylaine Dionne et André-Line Beauparlant au chapitre des remerciements du générique final passera peut-être inaperçue, mais elle n'en est pas pour autant anodine. Elle rappelle en effet que Catherine Martin, dans la mouvance de ses collègues et contemporains, sait, avec peu de moyens et beaucoup d'éloquence, composer un cinéma intelligent, senti et profondément artistique. ■

Dans les villes

35 mm / coul. / 88 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Catherine Martin
Image : Carlos Ferrand
Mus. : Robert Marcel Lepage
Mont. : Natalie Lamoureux
Prod. : Réal Chabot et Lorraine Dufour
Dist. : TVA Films
Int. : Héliène Florent, Robert Lepage, Héliène Loiselle, Ève Duranceau, Markita Boies, Béatrice Picard, Pierre Collin



Molière

Molière
de Laurent Tirard

La comédie humaine

NICOLAS GENDRON

Ne réinvente pas Molière qui veut. Plus souvent qu'autrement, c'est vers le théâtre contemporain qu'il faut se tourner pour voir l'auteur de *Dom Juan* être abordé avec un souci de nouveauté. Au cinéma, l'exercice est plus rare. Il y a bien Louis de Funès qui s'est amusé à y mettre du sien, donc de la folie, dans sa version de *L'Avare* (1980). Autrement, on se contente de présenter le dramaturge comme un personnage historique; on l'a vu participer au ballet du pouvoir aux côtés de Louis XIV dans *Le Roi danse*, mais on l'a surtout vu grandir dans le *Molière* signé par Ariane Mnouchkine, il y a presque 30 ans. Dans ce film-fleuve, la femme de

théâtre révélait puissamment les fissures et les ivresses de l'homme derrière le monument.

Disons les choses comme elles sont : même si leur démarche n'a rien du témoignage biographique, le réalisateur Laurent Tirard et son coscénariste Grégoire Vigneron ont pratiquement forcé la comparaison avec le travail de Mnouchkine, en baptisant le fruit de leur de la même façon. On irait jusqu'à avancer, si l'on osait, qu'ils y ont peut-être puisé leur inspiration première. En effet, Mnouchkine évoquait la naissance de la pièce *L'École des femmes* dans une scène où Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, s'allie à ces précieuses ridicules qu'il avait égratignées sur papier pour faire avancer la cause féminine. Dans ce *Molière*-ci, on profite du mystère entourant la cavale du dramaturge, criblé de dettes qu'il était juste avant qu'il ne connaisse le succès, pour établir une excitante convention parallèle : c'est durant cette absence qu'il aurait rencontré les personnalités contrastées qui deviendront les archétypes de son œuvre. Pour impressionner la courtisane Célimène à l'insu de sa femme Elmire, le marchand

Jourdain engage Molière pour se familiariser avec les subtilités d'esprit de l'art dramatique. Exit le sérieux d'historien, place à la rigueur de la comédie.

Habitué aux rôles de beaux parleurs, Romain Duris n'était pas pour autant un choix évident pour incarner le rôle-titre. Sa fougueuse jeunesse rattrape d'ailleurs certaines maladresses. Appelé à jouer à la fois le séducteur et le Tartuffe, le complice de Cédric Klapisch et de Tony Gatlif se montre plus à l'aise dans la portion romantique de l'histoire, ou encore dans les élans caractériels de Poquelin, que dans le double jeu qu'appelle la mise en abîme d'un comédien payé pour exercer son art 24 heures par jour. Attribué en bourgeois gentilhomme réinventé, son partenaire Fabrice Luchini manie le verbe en métronome et sait doser comme nul autre ses pulsions de cabotinage pour les transformer en purs ébahissements gamins. Une des premières scènes que les deux acteurs partagent les place d'ailleurs dans un rapport maître-élève, alors qu'il est question de style et de plume. Une sentence y est prononcée : « Quand il s'agit d'écrire, la simplicité est le meilleur parti. »

Après un débroussaillage imposant dans les écrits de Molière, force est d'admettre que Tirard et Vigneron en ont tiré leçon. Leurs péripéties sont particulièrement limpides et sautillantes; leurs références littéraires et leurs gags anachroniques, tout à fait en phase avec l'action. Ce qui n'empêchera pas l'amateur de théâtre de prendre un plaisir fou à repérer les clin d'œil et les emprunts aux *Fourberies de Scapin* et autres *Jalousie du Barbouillé*. À l'instar de leur premier film, **Mensonges et trahisons et plus si affinités...**, leurs dialogues savent aussi surprendre par leur finesse et leur aplomb, tant et si bien que ni Molière ni l'époque ne s'en trouvent gênés, jusqu'à ce que soient confondus le langage inventé et celui emprunté. Si l'homme de théâtre pratiquait « un métier du sentir et non du paraître », sa dernière représentation sur pellicule se situerait à mi-chemin entre les

deux pôles du viscéral et du fabriqué, dans un équilibre aussi drolatique que confortable. C'est dire que ce **Molière 2007** constitue un divertissement de haute tenue. ■

Molière

35 mm / coul. / 120 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Laurent Tirard
Scén. : Laurent Tirard et Grégoire Vigneron
Image : Gilles Henry
Mus. : Frédéric Talgorn
Mont. : Valérie Deseine
Prod. : Fidélité Films, Olivier Delbosc et Marc Missonnier
Dist. : Christal Films
Int. : Romain Duris, Fabrice Luchini, Laura Morante, Édouard Baer, Ludivine Sagnier

Le Parfum : Histoire d'un meurtrier de Tom Tykwer

Le bouquet des mots

NICOLAS GENDRON

Dès sa parution en 1985, le roman *Le Parfum* n'avait pas encore gagné ses premiers lecteurs que c'était déjà écrit dans le ciel : l'œuvre de l'Allemand Patrick Süskind allait tôt ou tard se matérialiser au cinéma. De Kubrick à Burton, nombre de cinéastes réputés ont voulu s'y frotter, sans succès. Surtout parce que le romancier jalousait ses droits et craignait le résultat. Avec raison.

Nous sommes dans le Midi de la France, au XVIII^e siècle. Une femme malmenée par la vie s'appête à donner naissance à ce qu'elle espère être un autre enfant mort-né. Mais derrière cet étal de poissons qui lui sert de lieu d'accouchement, la petite boule de « chair sanguinolente » a décidé qu'elle allait se distinguer des déchets jonchant le sol. Ainsi naît Jean-Baptiste Grenouille, enfant à l'odorat surdéveloppé qui grandira plus souvent dans le borbier

que dans la ouate. À l'aube de l'âge adulte, encore porté par son flair juvénile, il part à Paris en quête de nouvelles odeurs et parvient à se faire engager comme apprenti chez le maître parfumeur Giuseppe Baldini. Mais il ne lui suffit pas de créer des parfums pour les autres, il investit dès lors toute son énergie à en créer un qui lui soit propre, un qui sache le rendre intouchable et immortel, donc adulé par tous. Cependant, un ingrédient évanescant manque à sa recette : l'arôme des jeunes filles en fleurs. Et s'il ne suffisait que de tuer pour être aimé?

Dès le départ, on est happé par la laideur assumée des images, gros plans de vers blancs ou yeux vitreux de poissons dans un marché public insalubre. Le ton semble donné. Non seulement est-on assailli par des visions répugnantes, mais leur vocabulaire sensoriel provoque aussi des émotions bien tangibles, étant donné l'étrange processus d'identification qui nous lie au héros. Les longs travellings dans Paris servent à suivre les différents parcours qu'emprunte son nez : d'une cour terreuse à une mare boueuse, de l'odeur des chevaux à celle des aristocrates endimanchées. De connivence avec Grenouille dans son apprentissage des sens, le spectateur en vient à nommer en même temps que lui les nouvelles fragrances que le vent transporte. Jusqu'à cette finale où la grâce communique avec la putréfaction, alors que le monstre qui s'ignore à peine se transforme en figure christique. Très animal dans ses instincts, le jeune acteur Ben Whishaw traduit — assurément mieux que n'aurait pu le faire une vedette consacrée — ce mélange de perversion et de pureté dans une présence fascinante, parce que presque sans voix.

La trame du film est collée à l'œuvre romanesque, autant dans sa narration subjective que dans sa progression dramatique, en trois étapes et un épilogue. Même Tom Tykwer, lui pourtant si friand des histoires enchevêtrées, ne s'est pas risqué à retoucher l'essence du récit. Le réalisateur de